

- BULLETIN D'HISTOIRE ET D'ARCHEOLOGIE -

édité par

LES AMIS DE VIUZ - FAVERGES

N° 8 - 2ème trimestre 1974

Abonnement : 20 F.

1e N° : 6 F.

I. QUELQUES FIGURES EPISCOPALES

AU TEMPS DE St. PIERRE DE TARENTOISE

par Mr J. Y. MARIOTTE

Le père CLAIR dans son récent exposé a présenté deux belles figures épiscopales du XIIème siècle, Saint Pierre de Tarentaise et Saint Amédée de Lausanne.

Je prendrai un peu sa suite d'une autre façon : il nous a parlé de deux figures exceptionnelles, toutes deux particulièrement édifiantes qui se sont trouvés confrontés aux différents problèmes de leur époque et de leur état. Je vous présenterai, si vous voulez, non pas deux évêques mais deux séries d'archevêques. J'ai choisi deux sièges archiépiscopaux assez importants de l'ancien Empire romain germanique dont faisait partie comme vous savez, la Savoie, puisque Saint Pierre de Tarentaise était sujet de l'Empereur Frédéric Barberousse, c'est à dire l'archevêché de Mayence, qui était le principal archevêché de l'Allemagne et l'archevêché de Besançon qui était une des principales métropoles du royaume de Bourgogne uni à l'empire à cette époque et je vais essayer de montrer les différents personnages qui se sont succédés à la tête de ces métropoles épiscopales pendant une génération qui correspond à l'époque de Saint Pierre de Tarentaise.

Ces personnages, comme vous le verrez, n'étaient pas tous des saints mais peut-être offrent-ils toutes les facettes de l'état archiépiscopal de cette époque.

LES ARCHEVEQUES DE MAYENCE

Mayence, une des principales villes d'Allemagne, est le siège d'un archevêché qui couvrait à peu près la moitié de l'Allemagne de l'époque, car les archevêchés allemands étaient beaucoup moins nombreux et par conséquent beaucoup plus grands que ceux des Royaumes de France et de Bourgogne, et à plus forte raison que ceux de l'Italie. Mayence était assez importante de ce fait. L'archevêque était par tradition archichancelier de l'Empire. C'était, avec celui de Cologne, un des deux principaux personnages ecclésiastiques et on peut dire des principaux personnages de l'Empire. Il y a eu à Mayence toute une série d'archevêques parfois remarquables.

J'évoquerai pour mémoire très rapidement un certain Adalbert qui avait été chancelier de l'empereur Henri V au début du XII^{ème} siècle. Adalbert est une préfiguration de Saint Thomas Beckett archevêque de Cantorbéry, en ce sens que, archichancelier de l'empereur et donc très proche de la Cour, il a été placé par l'empereur de manière à occuper ce siège de Mayence et à bien le tenir entre les mains du souverain. Installé, il s'est assez vite brouillé avec son ancien maître et a soutenu les intérêts de l'Eglise de Mayence contre ceux de l'empereur au besoin et a eu pas mal de difficultés avec lui. Par la suite l'archevêché a été tenu par Henri, un personnage qui a eu un certain mérite et qui notamment a poursuivi une politique assez active de promotion des monastères prenant sous sa protection nombre de monastères de divers ordres dans son diocèse au point que l'on a employé les mots "libertas mogontina" pour définir le statut particulier des cloîtres du diocèse de Mayence.

Mais cet Henri a été amené à s'opposer politiquement à l'empereur, en particulier à l'élection de Frédéric Barberousse comme empereur. D'autre part, c'était sans doute un saint homme mais sa gestion matérielle a donné prise à critique dont ses adversaires se sont servis et en 1153 cet archevêque a été déposé par les légats pontificaux sous la pression, il faut bien le dire, de l'empereur qui ne lui avait pas pardonné son opposition..... A la place d'Henri, c'est là que je commence si vous voulez, a été nommé archevêque de Mayence Arnold de Selenhöfen qui était aussi un ancien fonctionnaire impérial. D'origine relativement modeste, il avait fait toute sa carrière à la cour impériale et néanmoins s'est montré très actif dans la défense des droits de son église, quitte quelquefois à entrer en conflit ouvert ou latent avec l'empereur. Sa gestion assez énergique l'a mis en conflit avec plusieurs seigneurs, notamment les comtes palatins du Rhin, mais plus grave encore avec les habitants de la ville épiscopale de Mayence. C'est dans ces circonstances qu'à la suite d'une révolte urbaine l'archevêché Arnold fut assassiné par ses citoyens de Mayence en 1160. Malheureusement, ce qui d'un point de vue strictement orthodoxe peut ternir le souvenir de cet Arnold, avant de mourir il avait reconnu l'antipape ; car en 1160 l'Eglise venait de voir s'ouvrir un schisme très important, le plus important jusqu'à la fin du Moyen-Age, suscité par des circonstances politiques.

LE SCHISME

Et là j'ouvre une parenthèse : vous savez que Frédéric Barberousse, personnage extrêmement actif, dynamique et ambitieux, s'était trouvé en conflit d'abord larvé, puis de plus en plus ouvert avec la papauté sans en venir à une rupture mais malgré tout il y avait eu certaines divergences, chacun interprétant à sa manière le gouvernement de l'empire.

En 1157 notamment, un conflit avait opposé les envoyés du pape, dont le cardinal Roland Bondinelli, à la cour impériale au sujet de la définition de ce qu'on appelle les "beneficia". Il y avait eu une petite difficulté de traduction ; le pape avait envoyé à l'empereur une lettre en lui rappelant les "beneficia" dont il lui était redevable. Alors le chancelier d'Allemagne, Renault de Dassel, avait lu

la lettre et avait traduit du latin en allemand "beneficium" par Lehen = fief ; ce qui avait indigné la noblesse d'Allemagne ; On avait un petit peu arrangé la chose et on avait expliqué que le pape n'avait pas voulu dire que l'empereur tenait l'empire en "fief" mais "bienfait".Maintenant on peut supposer, comme les scribes de la papauté n'écrivaient pas au hasard, que l'ambiguïté n'était peut-être pas tout à fait involontaire ; mais enfin..... Bref là-dessus le pape Adrien est mort, il avait maintenu avec l'empereur des rapports à peu près corrects, malgré ces divergences et on lui avait élu un successeur.

Deux partis s'étaient opposés : un parti très orthodoxe .. un peu "intégriste" si le mot n'avait pas aujourd'hui une résonance un peu suspecte, en tous cas désireux de s'opposer aux immixtions de l'empereur, avait élu Roland Bondinelli comme pape sous le nom d'Alexandre III. Un autre parti qui était favorable à une entente avec l'empereur avait élu un autre cardinal, Octavien, sous le nom de Victor. L'empereur n'était pas intervenu directement mais il avait dit ; "Puisque c'est comme ça je vais arbitrer. Alors venez tous (un petit peu comme le chat avec la belette et le petit lapin) venez tous à ma cour et on jugera impartialement. "Alexandre III qui se méfiait de l'impartialité impériale avait dit "Non ; je suis pape, je n'ai pas besoin d'arbitrage. "Victor avait dit "Je suis pape mais je viens comme arbitré. " Il était allé à la cour impériale, et tout le monde avait dit : "Eh bien, c'est Victor le vrai pape".

Lorsque ces événements s'étaient passés, l'archevêque Arnold qui était déjà en difficulté avec ses bourgeois avait reconnu Victor, qui aujourd'hui nous apparaît être l'anti-pape. C'est dans un contexte assez délicat, dans une situation générale assez embrouillée, qu'il a fallu donner un successeur à Arnold de Selshofen. Deux candidats se sont opposés : Bertold de Zähringen et Christian de Buch, élus chacun par un parti à l'église de Mayence. Il y avait déjà eu un schisme à l'église de Rome, il s'en faisait un à l'église de Mayence. Mais ce que Frédéric Barberousse n'avait pas pu faire à Rome, a pu le faire à Mayence. Elle a déposé les deux candidats, dont l'un était pourtant un de ses familiers, et elle en a fait élire un troisième qui s'appelait Konrad de Wittelsbach, qui était un membre de la famille des Wittelsbach qui a régné sur la Bavière pendant sept siècles environ. Konrad de Wittelsbach nous allons le voir, était un personnage d'une grande classe, qui élu en ces conditions, intronisé par l'anti-pape Victor et lié de très près à la cour impériale puisque c'était son frère Otton de Wittelsbach qui avait failli faire un mauvais parti jadis à Roland Bondinelli, futur pape, lors de la diète de Besançon, Konrad de Wittelsbach donc débute comme archevêque de Mayence sous l'égide de l'anti-pape Victor et assez rapidement des doutes viennent à son esprit. Pendant quelques années, il prend une attitude de plus en plus prudente. Néanmoins pendant trois ans il reste à la cour ; néanmoins il fit un pèlerinage à St Jacques de Compostelle. Ce pèlerinage l'amène à prendre contact avec Alexandre III qui était réfugié en France à l'époque. Là-dessus l'anti-pape Victor meurt de sa belle mort. Et beaucoup de gens qui, comme Konrad de Wittelsbach avaient pris parti pour Victor, parce qu'il fallait bien prendre un parti mais attendaient avec impatience la fin du schisme, se sont dit: "Eh bien, voilà, c'est le jugement de Dieu. Victor est mort ; eh bien on va reconnaître Alexandre ou s'entendre sur un tiers ; enfin, trouver une solution de compromis". Le chancelier de l'empereur, Renaud de Dassel, intervient et, très rapidement, en deux jours je crois, ou en une journée, fait élire un successeur à Victor IV, ce qui était, en somme, pérenniser le schisme, et a profondément choqué un certain nombre de gens relativement impartiaux, dont Konrad de Wittelsbach. Alors on a usé un peu de force ; on a dit aux prélats de Germanie : ou bien vous reconnaissez tout de suite le nouveau pape, qu'on a appelé Pascal, ou bien vous allez en exil". La plupart a cédé tout de suite ; quelques uns ont esquissé une résistance mais Konrad de Wittelsbach, lui, est parti et il a quitté la cour impériale assez discrètement. Il a quitté l'Allemagne, il est allé se réfugier en France auprès d'Alexandre III qui l'a reconnu comme archevêque de Mayence, l'a chargé de mission comme légat impérial mais n'a pu évidemment lui faire récupérer son siège.

Il est donc resté à la cour d'Alexandre III pendant un certain nombre d'années. Je passe sur les péripéties de la lutte entre Frédéric Barberousse et Alexandre III, qui a duré fort longtemps, En 1168 Barberousse arrive à Rome avec toute son armée ; le pape doit s'enfuir une fois de plus et on croit que c'est fini. Là-dessus le doigt du Seigneur, la peste, dévaste toute l'armée impériale et c'est Frédéric Barberousse qui presque seul doit fuir honteusement et retourner en Allemagne. C'est à ce moment d'ailleurs qu'il est passé par ici, par la vallée de Suse où les habitants de Suse ont failli l'empêcher de passer. Quelques années plus tard il allait repasser ici mais de nouveau avec une belle armée. Il a mis le feu à la ville de Suse pour se venger ; après plus de quinze ans, enfin, de guerre lasse, Frédéric Barberousse se décide à faire la paix avec Alexandre III et des négociations sont ouvertes et ont duré assez longtemps. Finalement Frédéric Barberousse a reconnu Alexandre III et a reconnu que toutes les ordinations acceptées par Alexandre III étaient valides alors que les autres ne l'étaient pas ; On aurait pu penser que Konrad de Wittelsbach allait rentrer à Mayence cependant il n'en fut rien, car une des conditions de la paix sur laquelle Frédéric Barberousse ne voulut pas transiger c'est que l'archevêque schismatique qu'il avait installé au lieu de Konrad resterait en place. Il s'appelait Christian de Buch ; c'était un des candidats qui avaient été éliminés quelques années avant, à la suite de la mort d'Arnold de Selehofen et qui était revenu lorsque Konrad de Wittelsbach était parti. Christian de Buch était le chancelier de l'empereur et avait mené une politique très active en tant que représentant de l'empereur, une politique beaucoup plus négligente en tant qu'archevêque de Mayence. Il avait un petit peu laissé courir les choses et revenait dans son diocèse surtout pour lever des troupes qu'il emmenait ensuite en Italie. Il s'était fait une très belle position à la cour de l'empereur et assez rapidement, il faut bien le dire, il se fait une très belle position aussi à la cour du pape, parce qu'il a été un des négociateurs, qui a eu l'habileté, après avoir été pendant plusieurs années un des promoteurs du schisme, de s'interposer à la paix de Venise et à ce titre de réclamer sa rentrée personnelle en grâce auprès d'Alexandre III. Comme c'était un très puissant personnage et un très bon chef de guerre, ce qui ne pouvait pas nuire même à un archevêque à cette époque, eh bien le pape ayant eu des ennuis avec les habitants de Rome était trop heureux de voir l'archevêque ex-schismatique venir à son secours avec une armée. Tant et si bien que Christian l'archevêque schismatique resta à Mayence et Konrad dut y renoncer et fut dédommagé par l'archevêché de Salzburg, ce qui n'était déjà pas si mal.

De mauvaise grâce, mais avec résignation Konrad de Wittelsbach accepte de renoncer à son siège légitime. Et lorsque Christian de Buch, l'ancien schismatique, mourut de sa belle mort en 1183, le Pape fit décréter un deuil général dans toutes les églises d'Allemagne ; comme quoi les choses ont parfois de certains retournements. Mais Christian étant mort, Konrad qui lui avait survécu put revenir à Mayence. Ce qu'il ne manqua pas de faire. Dans ses chartes, Konrad fait peu d'allusions à Christian, ce qui peut se comprendre... Les rares fois où il le mentionne c'est pour dire que l'autre lui avait laissé des dettes. Mais enfin le pape avait parlé ; il ne pouvait pas défaire ce qui avait été fait et, ma foi, il a accepté de succéder à son propre successeur. Konrad de Wittelsbach vécut longtemps, jusqu'en 1200 ; Assez vieux pour assister à un nouveau conflit, à un nouveau schisme, non plus de la papauté mais de l'empire : il y eut deux candidats en 1198 élus roi des Romains, c'est-à-dire futur empereur. Le pape voulut arbitrer, retour des choses d'ici-bas, et Konrad de Wittelsbach ne soutint pas tellement le pape ; il essaya de s'interposer et le pape Innocent III qui ne badinait pas le rappela à l'ordre et lui dit : "tu as été dans ta jeunesse un des piliers de la foi ; maintenant il faudrait quand même que tu donnes le

bon exemple". Là-dessus l'archevêque mourut et on ne sait pas quelle position il aurait tenue si la chose avait duré plus longtemps.

L'ARCHEVECHE DE BESANCON

Besançon, plus près de nous et moins important que Mayence, était quand même une métropole de premier plan. On trouvait par exemple dans le diocèse, où il y avait, rien que pour l'ordre cistercien quatorze monastères à cette époque. Besançon était une région de langue française mais faisait néanmoins partie de l'empire et comprenait outre l'archevêché de Besançon, les évêchés de Lausanne, Bâle et Belley. Lorsque le schisme éclata l'empereur venait d'épouser l'héritière du Comte de Bourgogne, Béatrice de Bourgogne qui lui assurait des domaines importants en Franche-Comté justement. Donc il avait une position personnelle très forte et traditionnellement il était assez lié avec les archevêques de Besançon.

L'archevêque de Besançon, Humbert de Scey, était un vieillard qui avait derrière lui un long pontificat employé en partie à promouvoir en Franche-Comté l'ordre cistercien. C'était donc un homme d'un certain mérite, qui avait une certaine activité derrière lui mais qui arrivait un peu à bout de course. Et lorsque le schisme a éclaté Humbert est resté à Besançon mais par délégué interposé il a lui aussi reconnu Victor. Il est mort peu de temps après, de sorte qu'on ne peut pas se rendre compte vraiment de ce qu'il aurait fait si le schisme s'était prolongé. Et à sa place, en 1162 Frédéric Barberousse laissa désigner un Français, un nommé Gautier, qui était le frère du duc de Bourgogne. A ce moment là Frédéric Barberousse essayait de convaincre le roi de France Louis VII d'abandonner Alexandre III et il manoeuvrait sur la frontière et exerçait une certaine pression sur les principautés du royaume de France, qui étaient proches de la frontière : notamment la Champagne et la Bourgogne. On peut supposer que c'est pour des raisons politiques qu'il a laissé Gautier de Bourgogne à Besançon. Gautier n'a été archevêque de Besançon que quelques mois et il n'a pas été consacré puisqu'il n'était même pas diacre. Il y a eu une entrevue assez pénible entre l'empereur et le roi de France au cours de laquelle l'empereur a essayé de convaincre les Français de reconnaître le pape Victor. Gautier y assistait, puis quand il a vu les pourparlers s'envenimer il a renoncé à son siège de Besançon puisqu'il n'était pas encore consacré et il est retourné en France où il a été consacré évêque de Langres. C'est là qu'il a fini ses jours. Le siège s'est trouvé vacant. Il y avait une situation politique assez lourde. C'était en l'été ou en l'automne 1162. On a cherché un candidat et il faut croire que les chanoines bisontins en gens prudents ne se bousculaient pas car il a fallu mettre à la place un Allemand, un ancien fonctionnaire impérial, ancien prévôt du chapitre d'Aix la Chapelle, qui s'appelait Herbert. Alors Herbert nous est surtout connu par des sources assez diverses ; d'abord des chroniqueurs allemands qui le dépeignent comme un homme sagace, prudent, etc... enfin les expressions qu'on emploie, et par Geoffroy de Hautecombe, le chroniqueur de Saint Pierre de Tarentaise, qui, lui, est beaucoup plus réservé. Il parle de "bisontinus intrusus" etc... Herbert était, je crois, un homme énergique, très dévoué à son maître et pas très commode. Un chroniqueur du XIIIème siècle raconte d'ailleurs, ce qui prouve qu'il exerçait son ministère avec vigueur, comment il avait fait brûler des hérétiques sur la place de Besançon, croyant bien faire évidemment. On raconte aussi qu'il s'est disputé avec les Bisontins pour des questions purement matérielles. C'était un peu une tradition dans les villes épiscopales ; assez souvent le prélat avait des querelles avec ses citoyens. Surtout Herbert a été partisan, inconditionnel dirait-on aujourd'hui, de l'anti-pape. Quoiqu'inconditionnel d'ailleurs il a beaucoup hésité à se faire consacrer par l'anti-pape et il ne s'y est décidé qu'après plusieurs années, lorsque les allemands ont occupé Rome, que la question du schisme semblait quasiment réglée, qu'Alexandre III s'était enfui et ma foi à ce moment-là, certains prélats

qui avaient été un peu hésitants se sont faits consacrer par l'anti-pape lui-même. Pas de chance ! trois jours après la peste éclatait et c'était le retournement général. Les Allemands refluaient vers l'Allemagne et Herbert, rentrant dans son diocèse et avec le titre épiscopal mais de plus en plus contesté. Il mourut deux ans après et, dit Saint Pierre de Tarentaise, on l'enterra tiré par des boeufs pendant que les Bisontins, les habitants de la ville, disaient : "Béni soit Dieu qui nous a délivrés... etc..."

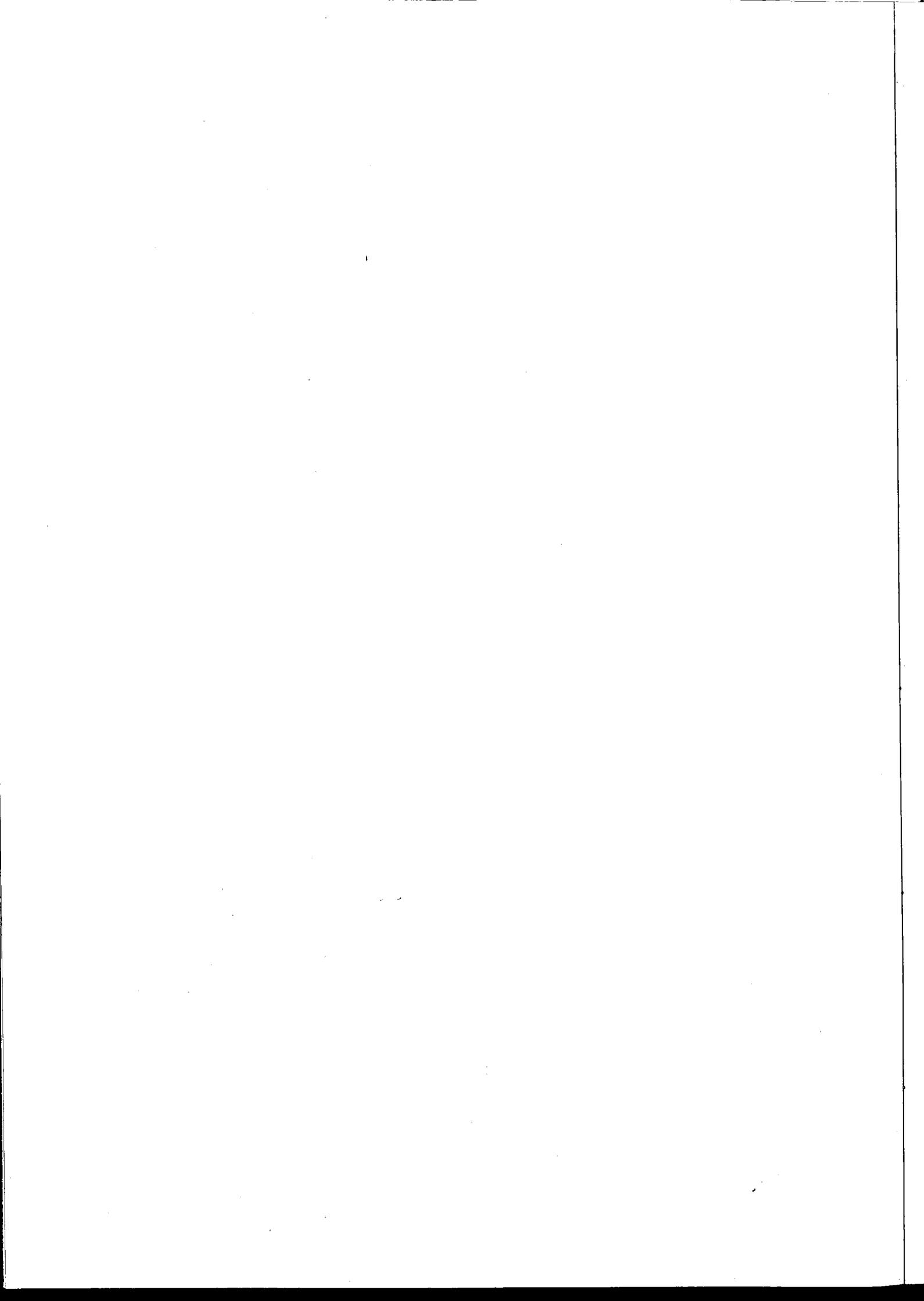
A la place d'Herbert, on désigna un dignitaire du chapitre, qui avait été un de ses bras droits, mais qui probablement avait su ne pas trop se compromettre, Evrard de la Tour Saint-Quentin, un noble Bisontin dont le premier soin fut de rétablir des rapports normaux avec la papauté légitime. Evrard avait été schismatique sans aucun doute, comme tout le monde dans son entourage mais il avait senti le vent tourner. En 1170, -je m'excuse, je vous fais un peu naviguer à travers les dates,- un certain nombre de gens se détachait de l'anti-pape, notamment sous l'influence certaine de Saint Pierre de Tarentaise et des Cisterciens. Le Royaume de Bourgogne était de plus en plus gagné à Alexandre III. Les évêques de Belley, de Lausanne, de Genève avaient changé de camp et s'étaient ralliés à Alexandre III. Besançon se trouvait isolé dans une situation instable. Evrard se réconcilie avec Alexandre III, se fait consacrer par lui et chose curieuse, lorsque l'empereur vient en Franche-Comté il reçoit Evrard à peu près comme si de rien n'était. Car Frédéric Barberousse était assez réaliste pour comprendre qu'il aurait perdu son temps à essayer à tout prix de rétablir le schisme dans cette région où personne n'en voulait plus, Il avait mieux à faire ; il fallait concentrer ses forces en Italie. La paix de Venise arrivant, Evrard figura parmi les négociateurs. La paix fut donc décrétée et l'archevêché de Besançon qui avait été assez à l'abandon pendant les années du schisme fut repris solidement en main par le pape Alexandre. Evrard fut confirmé à Besançon mais mourut peu après. Dans les dernières années de son pontificat, il vit arriver plusieurs légats pontificaux qui réglèrent pas mal d'affaires par dessus sa tête.

L'un d'eux mérite une mention spéciale : c'est un évêque de Lausanne auquel je voudrais consacrer quelques mots, qui s'appelait Roger de Vico Pisano. Voilà : il y avait à Lausanne un brave évêque, un Franc-comtois, qui s'appelait Landry de Durnes qui était semble-t-il un personnage assez falot, très pacifique, un assez bon administrateur finalement, mais qui vieillissait assez mal. A la fin du schisme, il fut déposé à ce que l'on dit "propter incontinentia et insufficientia nimia" (c'est ce que dit le chroniqueur) et à la place Alexandre III imposa un de ses sous-dia cres, Roger Vico Pisano, un personnage d'une grande carrière, très énergique, qui avait déjà accompli de nombreuses missions mais qui n'était pas lausannois ni franc-comtois. Enfin il arrivait là comme légat pontifical et fut désigné d'office comme successeur pour remettre dans le droit chemin Lausanne et aussi Besançon ; Ce Roger fit dans le diocèse de Besançon plusieurs missions, notamment à Clairefontaine et à Bellevaux et à Balerne également : des abbayes cisterciennes. Il donna aux Cisterciens certaines chartes où en somme il supprimait tout ce qui avait été établi au temps d'Herbert et le refaisait de sa propre autorité. On lui présentait les chartes qui avaient été concédées par l'archevêque schismatique en un temps où il n'y avait pas d'autre possibilité pour les moines pour faire assurer leurs biens temporels et il disait : "Nous les déclarons nulles en tant qu'actes de l'archevêque intrus et nous les renouvelons par l'autorité apostolique". Ce Roger était promis à une longue carrière à Lausanne, A Besançon même où Roger eut au nom du pape une espèce de droit de contrôle pendant quelques années.

L'archevêque Evrard céda la place bientôt à un archevêque qui semble avoir un passé irréprochable, qui s'appelait Thierry, il fut pendant une dizaine d'années archevêque de Besançon, membre de la famille de Montbéliard.

Cet archevêque Thierry par lequel je terminerai, cette galerie de portraits partit à la croisade avec Frédéric Barberousse en 1189, inventa une machine de guerre sous les murs de Saint Jean d'Acre, composa également un poème et mourut de la peste. Je voudrais tirer simplement quelques brèves conclusions. Voyez, tous ces personnages, ne sont pas forcément très édifiants. Ce ne sont ni des saints ni au fond de vrais hommes, enfin...

D'abord je noterai que ces gens se sont trouvés confrontés à un problème auquel ils n'étaient pas tellement préparés, qui est celui du schisme, qui a un peu servi de révélateur aux réactions humaines. A Mayence Arnold, à Besançon Humbert, étaient évêques depuis un certain temps. Ils avaient leurs problèmes sur place et bien assez à faire. Un jour on leur annonce qu'il y a deux papes et qu'ils faut choisir. Maintenant on dit : un tel a été schismatique, un tel a été orthodoxe. Comment savaient-ils qui était le bon pape ? Ils recevaient des rapports de Rome avec un certain décalage, des informations incomplètes, dirigées bien sûr, et il fallait bien qu'ils se décident. Il y avait eu un précédent une génération plus tôt. Du temps de Saint Bernard il y avait eu déjà un schisme, mais ce jour-là Saint Bernard avait pris violemment position en disant : "voilà le bon pape, voilà le mauvais." Mais Saint Bernard n'était plus là et l'empereur Lothaire à l'époque avait pris position pour le même pape que Saint Bernard, si bien que le schisme avait été liquidé en peu de temps. Il n'y avait plus de Saint Bernard ; il y avait des Cisterciens toujours, il y avait Saint Pierre de Tarentaise, il y avait les abbés de Cîteaux et de Clairvaux qui connaissaient assez bien les affaires de l'Eglise et qui ont surtout cherché, cela les honore, d'abord à éviter la crise, ce qui a pu donner l'impression qu'ils hésitaient. En réalité ils n'hésitaient pas et très vite ils se sont ralliés à Alexandre III parce qu'ils connaissaient bien les affaires de l'Eglise. Et puis enfin il y a certaines intuitions, disons. Effectivement Saint Pierre de Tarentaise quoique prélat du royaume de Bourgogne, n'a jamais reconnu l'anti-pape ; mais tout le monde n'est pas Saint Pierre. Les autres, ont agi avec les informations qu'ils avaient, ils se sont ralliés comme ils ont pu. Ils espéraient certainement que le problème allait se résoudre assez vite ; or il a traîné. On peut dire que la cassure a eu lieu vers les années 1162-1165. Il y a d'abord eu cette entrevue de Saint Jean de Laone au cours de laquelle on pouvait penser que Frédéric Barberousse allait imposer son pape quand on a vu que chacun restait sur ses positions. Déjà un personnage comme Gautier de Bourgogne a dit "Moi je retourne en France et j'y reste". Pour Konrad de Wittelsbach la coupure a eu lieu un petit peu plus tard quand à la mort d'un des papes au lieu de saisir l'occasion de rétablir l'unité on en élisait un autre pour prolonger le schisme. Je reviendrai un instant sur Konrad de Wittelsbach. Pour l'instant signalons le : il y a eu à ce moment-là des schismatiques : Christian de Buch à Mayence, Herbert à Besançon. C'étaient des gens qui avaient été entièrement formés à la cour impériale, qui étaient très proches de l'empereur et dont toute la carrière dépendait finalement de l'option qu'ils prendraient. Ils ont pris une option schismatique. Est-ce à dire qu'ils ont été schismatiques par intérêt ? Je crois que ce serait un peu s'avancer. Il est certain que lorsqu'une chose flatte nos intérêts nous sommes enclins de bonne foi, à croire qu'elle est vraie. Et certainement Herbert comme Christian ont pensé que Victor était le vrai pape ; et Victor lui-même était persuadé certainement d'être le vrai pape. Ensuite petit à petit une meilleure information s'est répandue. Là il faut noter l'influence énorme de l'ordre de Cîteaux qui, a travaillé en profondeur, a acquis d'abord certains évêques, certains prélats, évidemment des prélats cisterciens, puis d'autres par la vertu de l'exemple. Autour des années 1170 la situation à nouveau a évolué ; des personnages comme Christian de Buch lui-même ou Evrard à Besançon ont jugé avec un certain réalisme qu'il était temps de mettre fin à cet état, au point que Christian de Buch qui était pourtant un des tenants du schisme, lorsque la paix a été faite entre Alexandre III et Frédéric, lorsqu'elle elle a été décidée- elle n'était pas encore réglée- à ce moment-là l'empereur a eu un petit remords. Pourquoi conclure la paix si vite ? Christian de Buch qui pendant plusieurs années avait soutenu l'anti-pape, lui dit : "Ah, écoutez, maintenant c'est



fait ; moi j'ai reconnu Alexandre III ; vous, si vous voulez être schismatique à nouveau, débrouillez-vous ; moi, je ne m'en mêle plus", ce qui était assez courageux de sa part étant donné qu'il était quand même chancelier de l'empereur. D'autres personnages très rapidement et de manière décidée et délibérée, ont été Alexandrins ; il y en a beaucoup qui n'ont peut-être pas eu un grand mérite : tels les prélats français n'ayant jamais été soumis à la propagande impériale. Mais ceci prouve que la liberté de jugement et d'appréciation humaine existent, ou si l'on veut, que la grâce joue dans certains cas contre les pressions humaines. Un homme comme Konrad de Wittelsbach, que tout prédisposait à être un partisan de l'anti-pape, qui vivait en Allemagne, à la cour de l'empereur, dont le frère était un des ennemis d'Alexandre III, a par un effort de réflexion personnelle, pas du jour au lendemain d'ailleurs, mais à la suite d'une longue recherche, opté pour le vrai pape, renonçant à sa place. C'est un exemple où une décision délibérée va à l'encontre de toutes les pressions sociales dont il n'est pas possible de faire entièrement abstraction dans la plupart des cas.

Car qu'est-ce qu'un prélat au XII^{ème} siècle ? c'est un personnage qui est dans le monde entièrement, qui a des responsabilités en tant que chef d'un diocèse, mais c'est aussi un personnage temporel, qui a une grosse charge administrative, qui est un seigneur féodal, qui a des vassaux, qui a des devoirs en tant que vassal lui-même vis-à-vis de l'empereur ou du roi de France enfin, et qui doit tenir compte de tout cela. Evidemment on s'étonnera parfois que certains aient pris position pour le candidat de l'empereur... Mais en réalité les positions ne sont pas absolument simples ; ce n'est pas l'empereur d'un côté, le pape de l'autre. Pour un prélat du XII^{ème} siècle il y a un pouvoir incarné en deux personnes qui se complètent et il n'y a pas une opposition absolue et systématique : ce que fait l'un n'est pas nécessairement bon ; ce que fait l'autre n'est pas nécessairement mauvais. Il y a un équilibre à maintenir et il faut rendre à César ce qui est à César et il faut rendre à Dieu ce qui est à Dieu. Ceux des prélats qui n'étaient pas délibérément, comme Herbert qui a été vraiment la créature de l'empereur, -il ne s'agit pas de lui jeter la pierre ; il était comme il était,-. Mais pour ceux qui réfléchissaient quelque peu, il ne s'agissait en tous cas pas de reconnaître un anti-pape pour faire plaisir à l'empereur ; il ne s'agissait pas non plus automatiquement de se dresser contre l'empereur pour faire plaisir au pape. Dans le domaine temporel on avait certains devoirs envers l'un ; dans le domaine spirituel et aussi d'ailleurs dans une partie du domaine temporel on avait des devoirs envers l'autre. Alors des gens ont cherché leur chemin avec les moyens dont ils disposaient ; ils n'avaient pas que la question du schisme à régler ; chacun avait ses problèmes, sa féodalité, son clergé, ses chapitres, sa ville épiscopale qui leur a donné dans les deux cas que j'ai étudiés bien des tourments puisque l'un d'eux y a même laissé sa vie ; et ils ont fait de leur mieux.

Simplement je voulais en évoquant les différentes faces du personnage épiscopal montrer que la tâche n'est pas simple et qu'il y a encore à chercher, qu'il est enfin difficile de saisir dans tous les aspects de sa personne et de sa fonction un personnage lorsqu'il ne s'agit pas justement d'un personnage qui par son caractère ou sa situation s'est placé au-dessus du commun, ce qui est le cas du prélat dont nous fêtons le centenaire mais n'était pas le cas de la généralité.(°).

(°) Texte de la conférence prononcée à l'Abbaye de TAMIE le 27.06.1974, d'après l'enregistrement réalisé sur place. L'auteur prie le lecteur de bien vouloir excuser la forme parlée et remercie vivement Melle GARDET qui a transcrit ce texte avec un soin et une compétence digne d'une meilleure cause.